

Le siècle de Louis XIV est dominé par le classicisme, mouvement dont les valeurs sont l'ordre, la mesure et l'harmonie. Caractérisé par des règles strictes héritées des anciens, il a pour double objectif « *placere et docere* » qui signifie en latin « plaire et instruire ». Cette formule d'Horace rappelle l'importance d'allier le plaisir à la transmission d'une morale dans toute œuvre artistique. De grands auteurs marquent cette période tels que Molière, Racine et Corneille, La Fontaine mais aussi M<sup>me</sup> de La Fayette. Cette dernière, de son nom de jeune fille Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, épouse le comte de La Fayette, dont elle s'éloigne assez rapidement. Elle brille dans les salons mondains par son esprit. Loin de revendiquer ses œuvres qu'elle publie anonymement, elle est appelée « Le Brouillard » par ses amis. Elle écrit notamment *La Princesse de Montpensier* (1662) et *La Princesse de Clèves* (1678) en collaboration avec son ami La Rochefoucauld. Ce dernier récit est considéré comme le premier roman moderne. L'auteur y raconte l'histoire d'une femme mariée, le personnage éponyme, qui lutte contre son amour coupable pour le duc de Nemours. Sa passion la mène à des extrémités auxquelles son éducation ne l'a pas préparée. Nous pouvons alors nous demander en quoi *La Princesse de Clèves* ressemble à une tragédie classique. Dans un premier temps, nous verrons que les caractéristiques d'une tragédie peuvent être illustrées par ce roman d'analyse. Dans un second temps, nous étudierons la manière dont il s'inscrit dans son temps.

En premier lieu, il est possible de considérer *La Princesse de Clèves* comme une tragédie selon la définition donnée par Aristote dans *La Poétique* : « La tragédie est la représentation d'une action noble [...] mise en œuvre par les personnages du drame [...] en représentant la pitié et la frayeur, elle réalise une épuration de ce genre d'émotions. »

Tout d'abord, l'auteur d'une tragédie doit faire évoluer des personnages nobles, c'est-à-dire de rang social élevé : ils sont riches, possèdent des titres et des privilèges. Ainsi, dans notre roman, les personnages sont issus de la cour des derniers rois de la dynastie des Valois, entre 1558 et 1560. Leurs journées sont occupées à des divertissements princiers tels que les bals. Par exemple, lors des fiançailles de Claude de France, la fille de Henri II et de Catherine de Médicis, et du duc de Lorraine, toutes les grandes figures de la Cour sont présentes comme la reine dauphine, Marie Stuart, femme du futur François II, amie et confidente de notre héroïne. La grandeur de ces personnages tient également à leur culture et à leur éducation. Madame de La Fayette s'attarde lors du long portrait de son héroïne sur la qualité de l'éducation que lui a dispensée sa mère pendant son enfance lui peignant l'amour et lui enseignant la vertu. Ces personnages puissants se caractérisent finalement par leur grandeur morale, leur sens de l'honneur. C'est le cas du Prince de Clèves. Ce personnage conserve sa dignité en toutes circonstances : il aime sa femme sans en être aimé, il souffre de la jalousie en silence. Au moment de l'aveu de sa femme à Coulommiers, il éprouve de l'estime et de l'admiration pour elle. Il insiste pour obtenir le nom de l'amant mais n'y parvenant pas, il ne s'empporte pas. Ces figures historiques et romanesques apparaissent donc comme les dignes héritiers des personnages légendaires des tragédies antiques.

Ensuite, la tragédie se caractérise par son registre tragique qui se définit par l'impuissance des héros face à la fatalité. Comme chez Racine, la passion est un ennemi de la liberté. Son étymologie latine, *patior*, renvoie d'ailleurs à la souffrance. C'est ainsi que l'amour du prince de Clèves peut être considéré comme une maladie, un poison qui va le tuer. En effet, la jalousie amène le prince à interpréter de façon erronée le rapport que lui fournit le gentilhomme qu'il a envoyé espionner la princesse à Coulommiers. Celui-ci lui explique avoir vu deux nuits de suite le duc de Nemours s'introduire dans le jardin, le prince pense aussitôt que sa femme lui a été infidèle. Le soir-même il est pris d'une fièvre qui l'emporte peu de temps après. Le lecteur assiste à l'engrenage tragique qui a mené à cette issue fatale : c'est d'abord l'ordre de Henri II lancé à la princesse de prendre le duc pour cavalier qui apparaît comme une fatalité. Puis la dauphine joue un rôle non seulement dans le rapprochement des amants pour récrire la lettre adressée au vidame par Mme de Thémines, mais aussi lors du vol du portrait de la princesse. Enfin, l'aveu de Coulommiers creuse un fossé entre le mari et son épouse. Ce destin funeste ne frappe pas seulement les personnages principaux. Le poids du destin apparaît aussi car la mort d'Henri II a été prédite par un astrologue : le roi lui-même le rappelle lors d'une conversation chez la reine : on lui a dit qu'il pourrait lors d'un duel. L'accident survient lors de l'ultime duel d'un tournoi contre le comte de Montmorency : le roi reçoit un éclat de lance dans l'œil. La tragédie est donc au service d'une vision pessimiste de la passion amoureuse.

Enfin, un dénouement malheureux scelle la fin de toute tragédie. Il consiste le plus souvent en la mort du personnage principal, parfois en un échec, une renonciation ou une trahison. La fin de *La Princesse de Clèves* réunit un certain nombre de ces éléments. En effet, deux personnages trouvent la mort. Le premier est le prince de Clèves qui meurt d'une maladie de langueur due à sa jalousie et à sa tristesse de ne pas vivre un amour partagé avec sa femme. Sa mort, loin de libérer sa veuve, la contraint à repousser le duc de Nemours qu'elle considère comme responsable. Par respect pour le souvenir de son mari, la princesse refuse d'épouser Nemours. Elle renonce alors à sa passion mais aussi à la vie en se retirant le reste de sa brève existence entre une maison religieuse et sa retraite sur ses terres des Pyrénées. « Cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie », comme l'affirme Racine dans la préface de *Bérénice*, naît aussi de l'échec de l'histoire d'amour entre le duc de Nemours et notre héroïne. Le duc semblait s'être transformé après son coup de foudre : il n'était plus le don juan que sa réputation précédait, mais un homme en quête de preuves d'amour. Dans une ellipse temporelle, l'autrice nous indique qu'il oublie finalement sa passion. Le lecteur ressent alors pleinement les deux sentiments que doit susciter une tragédie digne de ce nom : la terreur face aux désordres causés par la passion et la pitié pour la destinée malheureuse de ces personnages impuissants mais lucides.

Ce roman possède donc une veine tragique. Se pose alors la question de son respect des règles classiques.

En second lieu, ce roman se rattache aux valeurs du classicisme telles que Racine a pu les illustrer par ses œuvres.

D'abord, le classicisme se caractérise par le respect de règles figées énoncées par Boileau dans son *Art poétique*. Elles sont au nombre de trois : la

règle des trois unités, la règle de bienséance et la règle de vraisemblance. « Qu'en un lieu, en un jour, un seul fait accompli / Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli » explique Boileau pour résumer la règle des trois unités. L'unité d'action est respectée par Madame de La Fayette puisque le récit se concentre sur la lutte d'une femme mariée contre sa passion. Le lieu unique - exceptées les quelques échappées à Coulommiers- est la cour qui apparaît comme un piège pour la princesse qui a bien du mal à se faire à ce monde où règnent les apparences. Quant à la durée, elle est limitée à une année, il s'agit d'une crise brève et violente. La règle de bienséance correspond à l'idéal de l'honnête homme car il s'agit d'écarter la violence et l'intimité afin de ne pas choquer le public. La mort de Madame de Chartres illustre parfaitement cette règle en cela qu'elle demande à sa fille de sortir afin d'éviter tout attendrissement. La règle de vraisemblance est guidée par la raison. Les personnages doivent agir conformément à ce que le public sait d'eux, dans le respect du cadre dans lequel ils évoluent. L'histoire d'amour de la princesse de Clèves est rendue impossible par son éducation morale stricte qui lui fait considérer la vertu comme la valeur par excellence. Pour ce qui est de la sincérité qui mène la princesse à tout avouer à son mari, c'est un trait dominant de son caractère dont son entourage s'étonne et que certains admirent. Les règles classiques semblent donc bien respectées par la romancière.

Ensuite, l'autrice suit le principe du « *placere et docere* » en cherchant à divertir son lecteur. Pour ce faire, elle utilise plusieurs ressorts : le suspense, le cadre historique et les émotions...

Enfin, la visée morale de ce roman est indéniable. Outre la catharsis provoquée par la terreur et la pitié du tragique, le lecteur reçoit plusieurs leçons de morale qui doivent le faire réfléchir à la condition humaine...

*La Princesse de Clèves* est donc un roman qui ressemble beaucoup à une tragédie classique. En effet, il réunit les caractéristiques de ce genre dramatique par ses personnages nobles, son registre tragique lié aux passions et l'omniprésence de la mort. D'autre part, Mme de La Fayette n'a pas échappé à l'influence de son époque, suivant les règles et les principes du classicisme avec justesse et rigueur pour mieux analyser les sentiments de l'héroïne. Finalement, on peut se demander si, paradoxalement, le personnage le moins tragique de ce récit n'est pas la princesse de Clèves elle-même, car, certes, elle meurt à la fin, cependant elle ne cède jamais à sa passion amoureuse, lui préférant l'amour divin et devenant alors l'un « des exemples de vertu inimitables ».